

Un pont au-dessus du vide (extrait)

Claude Paradis

Volume 47, numéro 1 (267), février 2005
URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32883ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, C. (2005). Un pont au-dessus du vide (extrait). *Liberté*, 47(1), 30–37.

Un pont au-dessus du vide (extrait)

Claude Paradis

*Plus rien ne disparaît
dans ce qui commence
une ombre attend dans l'ombre de la vie
le moment propice
pour être au milieu de tant de ténèbres
l'étoile du matin.*

Avant que la nuit se dissipe
je sonde l'horizon et le poème
la brûlure d'une étoile oriente mes jours
Avec le jour tout redevient possible
l'invisible connaît la raison d'exister
Mais le matin tarde à laisser l'étoile guider nos pas
à l'intérieur la clarté provient d'une lampe
d'un peu de musique et des pages d'un livre
Mon amante sommeille en sa rondeur
du milieu d'une flamme qui n'est pas d'elle
mais du feu non révélé de la vie
Quand soudain des pas se déploient
le jour dépasse le seuil de la promesse.

Un peu d'inquiétude assombrit l'attente
on ne sait pas de quelle façon naît une étoile
ou plutôt on ignore à quel point
l'univers en est bouleversé
Qui peut expliquer ce geste de prendre vie
de dégager de la noirceur une étincelle
qui peut comprendre vraiment cette onde de choc
derrière le mystère de l'attente ?
Tu ignores sans doute que je me tiens
au bord de l'horizon pour voir venir le jour
Comme tout est neuf dans tes mains
tu n'as pas besoin de ces précautions
que je prends avant que s'ouvre le vide
la voie aurais-je dû dire
La neige est blanche c'est bon signe
dehors le froid ne nous concerne pas
le feu d'une étoile déchire le ciel.

*à trois compagnons :
René Char, Paul Celan et Jacob Isaac Segal*

Le cérémonial ne s'achève jamais
tant que la vie jette ses ponts au-dessus des abîmes
Toute cette poussière sur la route
donne l'impression que tout s'effrite
mais il n'en est rien puisque le regard débonde
sur l'infini qui n'existe qu'en mon âme
J'écoute comme respire tout en moi
la voix de poètes autrement oubliée
je murmure leurs joies et leurs peines
et je sens que la vie jette des ponts
au-dessus des abîmes.

Le jour hésite dans l'entrebâillement des portes
le dessin d'un visage s'efface
et reparaît criblé de cendres
Pouls incertain d'un enfant
le moment s'étire entre naître et mourir
Ô mon amour je m'inquiète de tant de fatigue dans les os
je ne sais comment dégager le dernier horizon
avant la grande débâcle de la vie
je cherche à reproduire le rythme du sang
la pulsation du temps sous la peau
Je rêve que la vie s'enchaîne à nos rêves.

La source qui tient à distance l'horizon
bientôt coulera ses eaux et l'énigme d'un nom
sur nos lèvres connaîtra son écho
Sur le sol sans trace de pas
la neige encore fraîche suggère le début de tout
ou le recommencement de l'hiver
la brûlure du silence tardivement guérie.

De quelle tempête a-t-on surgi
dans les détonations du cœur ?
Mon enfant de quelle source a-t-on saisi ton âme
pour l'élever jusqu'à nos lèvres ?
Comment puis-je dire ici
ce qu'il en coûte de silence et de peine
et de sang et d'amour
pour nous entendre enfin prononcer
distinctement le nom d'Isaac ?

Soudainement dans nos yeux
le versant des étoiles ne cesse de briller
nous avançons et nos pas creusent avec précaution
le chemin de terre qu'est la vie
je regarde comme s'éclairent les yeux
des enfants penchés sur leur petit frère
et je vois comme en plein ciel
un pont jeté au-dessus du vide.